

III. DES TÉMOIGNAGES À LA LITTÉRATURE

MIGRANTS AUJOURD'HUI EN MÉDITERRANÉE

La question des déplacements forcés de populations et de l'exil républicain espagnol en 1939 peut être mise en résonance avec ceux d'aujourd'hui. Nous vous proposons un corpus de textes littéraires sur l'exil des migrants aujourd'hui, qui élargit le champ d'exploitation pédagogique pour les enseignants de lettres, mais aussi d'histoire-géographie.

Laurent Gaudé

... Le Vittoria... Oui, il se souvenait. C'était le nom d'un navire qu'il avait intercepté au large des côtes italiennes. Un bateau rempli d'émigrants. Des centaines d'hommes et de femmes qui dérivait depuis trois jours.

Lorsque les marins italiens montèrent à bord, munis de puissantes lampes torches dont ils balayaient le pont, ils furent face à un amas d'hommes en péril, déshydratés, épuisés par le froid, la faim et les embruns. Il se souvenait encore de cette forêt de têtes immobiles. Les rescapés ne marquèrent aucune joie, aucune peur, aucun soulagement. Il n'y avait que le silence, entrecoupé parfois par le bruit des cordes qui dansaient au rythme du roulis. La misère était là, face à lui. Il se souvenait d'avoir essayé de les compter ou du moins de prendre la mesure de leur nombre, mais il n'y parvint pas. Il y en avait partout. Tous tournés vers lui. Avec ce même regard qui semblait dire qu'ils avaient déjà traversé trop de cauchemars pour pouvoir être sauvés tout à fait.

Ils firent monter à bord chacun d'entre eux. Cela prit du temps. Il fallut les aider à se lever. À marcher. Certains étaient trop faibles et nécessitaient qu'on les porte. Une fois à bord, ils distribuèrent des couvertures et des boissons chaudes. Ce jour-là, ils les sauvèrent d'une mort lente et certaine. Mais ces hommes et femmes étaient allés trop loin dans le dégoût et l'épuisement. Il n'y avait plus rien à fêter. Pas même leur sauvetage. Ils étaient au-delà de ça.

.....

Tout commençait à Beyrouth. Une fois son voyage payé, il avait fallu attendre que le bateau soit prêt. Les passeurs lui avaient dit qu'ils la recontacteraient et l'avaient laissée à la ville. Elle avait erré dans ces rues inconnues, des journées entières, pour tuer le temps. La faim et la fatigue la tenaient mais elle se concentrerait sur son départ imminent et sur son fils – un petit garçon de onze mois qui pleurerait dans la chaleur de ces jours sans fin. Combien de temps avait duré cette attente ? Elle ne s'en souvenait plus. Il lui semblait que les heures passaient avec la lenteur des montagnes qui s'étirent.

Et puis un soir, enfin, elle fut amenée jusqu'au bateau. Une petite camionnette la déposa à l'extrémité d'un grand port de marchandises. Des groupes d'hommes attendaient sur le quai. Elle s'approcha. Le bateau lui sembla énorme. C'était une haute silhouette immobile, et cette taille imposante la rassura. Elle se dit que les passeurs avec qui elle avait traité devaient être sérieux et accoutumés à ces traversées, s'ils possédaient de tels bateaux.

On la fit attendre sur le quai, au pied du monstre endormi. Les camionnettes ne cessaient d'arriver. Il en

venait de partout, déposant leur chargement humain et repartant dans la nuit. La foule croissait sans cesse. Tant de gens. Tant de silhouettes peureuses qui convergeaient vers ce quai. Des jeunes hommes pour la plupart. N'ayant pour seule richesse qu'une veste jetée sur le dos. Elle aperçut également quelques familles et d'autres enfants, comme le sien, emmitouflés dans de vieilles couvertures. Cela aussi la rassura. Elle n'était pas la seule mère. Elle trouverait de l'aide si elle en avait besoin.

Tout le monde parlait à voix basse. Les passeurs avaient donné des ordres. Il fallait se taire. Mais dans l'excitation du départ, les hommes ne pouvaient s'empêcher de murmurer. Des langues inconnues bruissaient dans la foule. Il y avait là de tout. Des irakiens, des afghans, des iraniens, des kurdes, des somalis. Tous impatients. Tous possédés par un étrange mélange de joie et d'inquiétude.

L'équipage était constitué d'une dizaine d'hommes, silencieux et pressés. Ce sont eux qui donnèrent le signal de l'embarquement. Les centaines d'ombres confluèrent alors vers la petite passerelle et le bateau s'ouvrit. Elle fut une des premières à embarquer. Elle s'installa sur le pont contre la rambarde et observa le lent chargement de ceux qui la suivaient. Ils ne tardèrent pas à être serrés les uns contre les autres. Le bateau ne semblait plus aussi vaste que lorsqu'elle était sur le quai. C'était maintenant un pont étroit piétiné par des centaines d'hommes et de femmes. Elle tenta de garder un peu de place pour son bébé mais les corps, autour d'elle, la pressaient sans cesse davantage. Cette incommodité ne la fit pas flancher. Elle se dit que cela ne durerait qu'une nuit ou deux. Que ce temps-là n'était rien dans une vie. Qu'elle se souviendrait bientôt de cette traversée comme d'une incroyable épopée. Qu'elle en parlerait en souriant lorsqu'elle serait installée de l'autre côté, à Rome, à Paris ou à Londres et que tout serait accompli.

Ils levèrent l'ancre au milieu de la nuit. La mer était calme. Les hommes, en sentant la carcasse du navire s'ébranler, reprirent courage. Ils partaient enfin. Le compte à rebours était enclenché. Dans quelques heures, vingt-quatre ou quarante-huit au pire, ils fouleraient le sol d'Europe. La vie allait enfin commencer. On rigolait à bord. Certains chantèrent les chants de leur pays. Elle ne se souvenait plus avec précision de cette première nuit de navire - ni de la journée qui suivit. Il faisait chaud. Ils étaient trop serrés. Elle avait faim. Son bébé pleurait. Mais ce n'était pas ce qui comptait. Elle se serait sentie capable de tenir des jours entiers ainsi. Le nouveau continent était au bout. Et la promesse qu'elle avait faite à son enfant de l'élever là-bas était à portée de main. Elle aurait tenu, vaille que vaille, pourvu qu'elle ait pu se raccrocher à l'idée qu'ils se rapprochaient, qu'ils ne cessaient, minute après minute, de se rapprocher. Mais il y eut ces cris poussés à l'aube du deuxième jour, ces cris qui renversèrent tout et marquèrent le début du second voyage. De celui-là, elle se rappelait chaque instant. Depuis deux ans, elle le revivait sans cesse à chacune de ses nuits. De celui-là, elle n'était jamais revenue.

Les cris avaient été poussés par deux jeunes somalis. Ils s'étaient réveillés avant les autres et donnèrent l'alarme. L'équipage avait disparu. Ils avaient profité de la nuit pour abandonner le navire, à l'aide de l'unique canot de sauvetage. La panique s'empara très vite du bateau. Personne ne savait piloter un tel navire. Personne ne savait, non plus, où l'on se trouvait. À quelle distance de quelle côte? Ils se redirent compte avec désespoir qu'il n'y avait pas de réserve d'eau ni de nourriture. Que la radio ne marchait pas. Ils étaient pris au piège. Encerclés par l'immensité de la mer. Dérivant avec la lenteur de l'agonie. Un temps infini pouvait passer avant qu'un autre bateau ne les croise. Des visages, d'un coup, se fermèrent. On savait que si l'errance se prolongeait la mort serait monstrueuse. Elle les assoifferait. Elle les éteindrait. Elle les rendrait fous à se ruer les uns contre les autres.

Tout était devenu lent et cruel. Certains se lamentaient. D'autres suppliaient leur dieu. Les bébés ne cessaient de pleurer. Les mères n'avaient plus d'eau. Plus de force. Plus les heures passaient et plus les cris

d'enfants faiblissaient d'intensité - par épuisement - jusqu'à cesser tout à fait. Les esprits sombrèrent dans une épaisse léthargie. Quelques bagarres éclatèrent, mais les corps étaient trop faibles pour s'affronter. Bientôt, ce ne fut plus que silence.

Le premier mort fut un irakien d'une vingtaine d'années. D'abord, personne ne sut que faire, puis les hommes décidèrent qu'il fallait jeter les morts à la mer. Pour faire de la place et éviter tout risque d'épidémie. Bientôt, ces corps plongés à l'eau furent de plus en plus nombreux. Ils passaient par-dessus bord les uns après les autres et chacun se demandait s'il ne serait pas le prochain. Elle serrait de plus en plus fortement son enfant dans ses bras, mais il semblait ne plus rien faire d'autre que dormir. Une femme, à côté d'elle, lui tendit une bouteille dans laquelle il restait quelques gouttes d'eau. Elle essaya de faire boire le nourrisson mais il ne réagit pas. Elle lui mouilla les lèvres mais les gouttes coulèrent le long de son menton. Elle sentait qu'il partait et qu'il fallait qu'elle se batte bec et ongles. Elle l'appela, le secoua, lui tapota les joues. Il finit par râler, distinctement. Un petit râle d'enfant. Elle n'entendait plus que cela. Au-dessus du brouhaha des hommes et du bruissement des vagues, le petit souffle rauque de son enfant lui faisait trembler les lèvres. Elle supplia. Elle gémit. Les heures passèrent. Toutes identiques. Sans bateau à l'horizon. Sans retour providentiel de l'équipage. Rien. La révolution lente et répétée du soleil les torturait et la soif les faisait halluciner.

Elle était incapable de dire quand il était mort. Elle était restée dans la même position pendant des heures, lui chantant des comptines, l'appelant par son nom, lui jurant qu'il s'en sortirait. Puis les gens qui l'entouraient lui avaient tapé sur l'épaule. Elle avait vu dans leur regard ce qu'ils pensaient. Elle avait hurlé de la laisser tranquille, de ne pas l'approcher, qu'elle allait le réveiller.

Plus tard, ils avaient essayé à nouveau, répétant qu'il ne fallait pas garder de morts sur le bateau. De quoi parlaient-ils ? Ce n'était pas un mort qu'elle tenait dans ses bras, c'était son enfant. Elle ne comprenait pas. Et puis deux hommes étaient venus et l'avaient forcée. Ils l'avaient obligée à desserrer son emprise. Elle se défendit. Elle cracha et mordit. Mais ils étaient plus forts qu'elle. Ils réussirent à lui prendre l'enfant et, sans un mot, le jetèrent par-dessus bord. Elle se souvenait encore du bruit horrible de ce corps aimé, embrassé, touchant l'eau.

Son esprit assommé ne pensa plus à rien. La fatigue l'envahit. À partir de cet instant, elle renonça. Elle se laissa glisser dans un coin, s'agrippa à la rambarde et ne bougea plus. Elle n'était plus consciente de rien. Elle dérivait avec le navire. Elle mourait, comme tant d'autres autour d'elle, et leurs souffles fatigués s'unissaient dans un grand râle continu.

Ils dérivèrent jusqu'à la troisième nuit. La frégate italienne les intercepta à quelques kilomètres de la côte des Pouilles. Au départ de Beyrouth, il y avait plus de cinq cents passagers à bord. Seuls trois-cent-quatre-vingt-six survécurent. Dont elle. Sans savoir pourquoi. Elle qui n'était ni plus forte, ni plus volontaire que les autres. Elle à qui il aurait semblé juste et naturel de mourir après l'agonie de son enfant. Elle qui ne voulait pas lâcher la rambarde parce que se lever, c'était quitter son enfant et elle ne le pouvait pas.

.....

-Est-ce que l'un de vous parle italien ou anglais ?

Le petit groupe d'émigrants se tenait les uns contre les autres, sur le pont, ne sachant plus que faire de leurs

corps, ignorant s'ils avaient le droit d'aller et venir ou s'il fallait qu'ils se tiennent immobiles et tête basse, comme des prisonniers. Le commandant Salvatore Piracci contemplait ces hommes. Il n'y avait pas une seule femme, que des jeunes gens, et il lisait dans leurs regards un mélange de reconnaissance et de peur. Ils devaient s'imaginer qu'on allait maintenant les mettre à fond de cale. En les observant le commandant pensa : « Quel étrange métier... Nous sauvons des vies. Nous partons à la recherche d'hommes perdus qui se noieraient sans notre aide ou crèveraient de faim, des hommes qui nous espèrent de toute la force de leur vie et dès que nous les trouvons, chacun se regarde avec crainte. Ni embrassade, ni joie d'avoir été plus rapide que la mer. Nous cherchons des hommes sur les flots et dès que nous les trouvons, nous redevenons des policiers sévères. Aux arrêts. C'est cela qu'ils attendent. Que je les mette aux arrêts.... »

-Oui, moi.

Un jeune homme venait de faire un pas en avant, et en souriant timidement, avait répondu à la question : je parle anglais.

Le commandant l'observa. C'était un homme d'une trentaine d'années. On sentait dans ses yeux une certaine douceur. « Celui-là est père de famille, pensa Salvatore Piracci. Rien à voir avec les autres qui sont de jeunes chiots de vingt ans partis pour tenter leur chance, ou pour braver le sort et faire les fiers à leur retour. Celui-là, il est ingénieur ou médecin. Il est ici pour les siens. Parce qu'il enrage que rien ne soit possible chez lui. »

-Est-il exact qu'il y avait cinq barques ? demanda-t-il.

-Oui, monsieur.

-Avez-vous une idée d'où sont les trois autres ?

-Nous avons d'abord essayé de rester tous ensemble, expliqua l'homme, et il parlait un anglais fluide et sans fautes. Cela nous semblait plus sage. Tous ensemble. Nous pensions qu'il serait plus facile de nous retrouver. Mais la mer a commencé à s'agiter et cela devenait de plus en plus difficile. Nous n'avions pas de corde pour attacher les canots les uns aux autres. Il y a d'abord eu une barque qui s'est détachée du groupe. Puis la mer est devenue vraiment mauvaise. Notre groupe a explosé. Deux d'un côté, deux de l'autre. Nous ne voyions plus rien. Les vagues faisaient des creux immenses. C'est un miracle que nous ayons pu rester côte à côte.

-C'était il y a combien de temps, demanda le commandant ?

-Deux heures, répondit l'homme en regardant sa montre.

-Merci, conclut le commandant Dites aux autres qu'il vaut mieux qu'ils rentrent à l'intérieur pour ne pas gêner la manœuvre. Mes hommes leur distribueront des couvertures.

.....

La mer se creusa à nouveau, mais cette fois avec fureur. Les mouvements de l'eau semblaient traduire de l'irritation. Les vagues venaient de plusieurs côtés à la fois, obéissant à deux maîtres différents qui se faisaient la guerre, le vent et les courants. La pluie grêlait la surface des eaux de mille petites verrues. Le commandant entreprit de baliser la zone mais, très vite, il s'avéra qu'on ne voyait rien dehors. Cela ne servait à rien de tendre l'oreille ou d'essayer de percer la nuit à l'œil nu. La mer avait décidé de redevenir opaque et brusque.

Les hommes rentrèrent les uns après les autres pour se sécher les cheveux et continuer leur traque en observant l'écran radar. Seul Salvatore Piracci resta sur le pont, bien accroché à la rambarde. Le visage

fouetté par le vent et les trombes d'eau qui giclaient de tout côté. Il fixait l'immensité alentour, persuadé qu'une lumière viendrait trouer l'obscurité, qu'un chant, à nouveau, allait retentir. Il voulait les trouver. Chercher toute la nuit s'il le fallait, mais les trouver. Il ordonna à son second qui était sur la passerelle de faire retentir régulièrement la sirène. La frégate fendait les vagues. Des paquets d'écume venaient balayer le pont. La nuit était à nouveau complète et le ciel aboli. Il ne restait plus que ces grands mouvements d'oscillation qui faisaient danser les hommes sur une jambe puis sur l'autre, et la pluie qui martelait le monde avec fracas. De temps à autres, une longue sonnerie résonnait et à chaque fois, Salvatore Piracci espérait que quelque chose y réponde. Mais le vent emportait la note longue et l'étouffait dans les vagues ...

Le commandant était maintenant trempé. Cela faisait plus d'une heure qu'ils avançaient dans la nuit. Cela ne servait plus à rien. Il le savait. Ils ne trouveraient plus personne. Salvatore Piracci pensa aux hommes qui étaient sur ces trois barques manquantes. Au désespoir des derniers instants, lorsque l'embarcation chavira et qu'il n'y a personne pour voir la vie se débattre une dernière fois. Il pensa aux corps plongés dans l'eau, gesticulant un temps jusqu'à être gagnés par le froid et s'abandonner à l'immensité. Il les voyait disparaître de la surface puis continuer à flotter dans les courants sous-marins, comme de grands oiseaux, bras écartés et bouche ouverte, loin du tumulte de la surface. Combien d'hommes étaient en train de mourir ainsi cette nuit, sans cri, sans témoin, avec leur seule peur pour escorte ? Il contemplait la mer autour de lui et aurait aimé hurler. De toute sa force. Hurler pour que les mourants l'entendent au loin. Simplement cela. Qu'ils sachent que des hommes étaient là qui ne les trouveraient jamais ou qui arriveraient trop tard mais qui étaient partis à leur recherche. Qu'ils sachent qu'ils n'avaient pas été oubliés. Alors il demanda de faire retentir la sirène en continu. Pour que les flots soient remplis de ce bruit. Les barques étaient peut-être là, à quelques centaines de mètres, et ils ne le sauraient jamais. Les corps noyés passaient peut-être à l'instant même sous la coque de la frégate. Le son long et continu de la sirène était comme un dernier salut. Pour dire qu'ils avaient tout fait pour les trouver et pour s'excuser de n'y être pas parvenus.

.....

-Qu'y a-t-il ? demanda Salvatore Piracci.

Le visage de l'homme exprimait la gêne. Le commandant pensa que cela ne présageait rien de bon. Il eut envie de rompre immédiatement cet entretien, en prétextant une urgence, mais n'en eut pas la force. L'autre ne parlait toujours pas.

-Que voulez-vous ? répéta Salvatore Piracci.

-Je voudrais vous demander quelque chose, murmura-t-il.

-Je vous écoute.

-Nous allons bientôt arriver en Italie, n'est-ce pas ?

-Dans l'île de Lampedusa, c'est exact.

-Et nous allons être emmenés par la police...

-Oui. Jusqu'à un centre de détention provisoire.

L'homme fit une pause. Il avait baissé la tête. Puis lentement, d'une voix plus grave il dit :

-Y aurait-il un moyen pour que...

Mais il n'acheva pas sa phrase. Salvatore Piracci attendit puis lui demanda :

-Pour que quoi ?

-Pour que je ne débarque pas avec les autres, répondit l'interprète.

-Que voulez-vous dire ?

-Personne ne sait combien nous étions au départ. Personne ne sait combien sont morts en mer. Il aurait très bien pu se faire que je sois l'un d'entre eux. Cela a tenu à peu de chose. Un peu de chance, rien d'autre. Les policiers qui vont nous arrêter à Lampedusa n'attendent pas un nombre précis d'hommes. Ils viennent juste prendre ceux que vous livrerez. Qui se soucie d'un homme de plus ou de moins ?

-Que voulez-vous dire ? répéta le commandant qui commençait pourtant à très bien comprendre ce dont il s'agissait.

-J'ai de l'argent, reprit l'homme en le regardant cette fois droit dans les yeux. Pas beaucoup bien sûr, mais c'est tout ce que j'ai.

Et il sortit d'un coup de ses poches des liasses de petits billets sales et chiffonnés. Le commandant, à la vue de cet argent, fut horrifié.

-Rangez cela tout de suite, dit-il d'une voix sèche.

-Ce n'est pas beaucoup, reprit l'interprète, qui ne savait plus s'il avait commis une faute ou s'il devait poursuivre. C'est trop peu pour quelqu'un comme vous, je sais. Mais je n'ai pas plus.

-Ce n'est pas le problème, répondit le commandant.

L'homme alors s'enhardit. Il se fit violence pour parler sans détour :

-Je vous en prie, commandant. Il vous serait facile de me cacher dans le bateau, dit-il. Ici, par exemple, dans votre cabine. Ou n'importe où ailleurs. Je suis sûr que personne ne viendra fouiller. J'attendrai la nuit. Puis je descendrai. Vous ne me reverrez plus jamais. Je ne demande rien de plus. Juste cela. Ne me faites pas descendre avec les autres.

Le commandant avait le visage dur et fermé. Il serrait les mâchoires et le rouge lui était monté aux joues.

-Sortez, dit-il sèchement. C'est inutile de poursuivre cette conversation.

-Commandant, insista encore l'homme en lui agrippant le bras. Vous pouvez changer ma vie. Il suffit de...

-Je ne peux, pas, répondit le commandant en se dégageant.

L'homme alors baissa la tête. Il ne dit plus un mot et tourna les talons, laissant le commandant seul dans sa cabine. Salvatore Piracci entendit encore le bruit de ses pas dans l'escalier en fer et déjà il pensait :

« Il a raison. Je pourrais. Qu'est-ce qui m'en empêche ? Ce ne serait même pas difficile. Je l'enfermerais ici. Personne ne vient jamais dans ma cabine. Puis il disparaîtrait. Je pourrais. Faire basculer sa vie. Il l'a bien mérité. Il a échappé à la tempête. Tant d'autres sont morts ce soir. Qu'il en passe au moins un. Je pourrais. Oui. Mais alors pourquoi est-ce que je ne le fais pas ? »

Il entendait encore le bruit des pas s'éloigner. Il se sentait harassé. C'est à cet instant que la sirène du navire fit trembler l'air. Il sursauta. Le port était en vue. Dans quelques instants, ils commenceraient les manoeuvres d'amarrage. Alors il frappa de toutes ses forces contre la petite table en bois de citronnier qui jouxtait sa couchette et remonta sur le pont d'un pas pressé, avec de la rage dans les yeux.

.....

« Oui, je pourrais encore, pensa à nouveau Salvatore Piracci. Il me suffirait de l'appeler. De là où ils sont, les policiers ne distinguent rien. Cela peut être fait en quelques secondes. Je l'appelle. Je le cache. Je le sauve. Et puis je le rends à sa vie. Pourquoi pas ? (...)

Le choc de la coque contre les bouées accrochées au quai fit un bruit sourd. Les cordes crissèrent et se tendirent. La passerelle fut hissée. La frégate était maintenant comme un gros insecte entravé. Enfin,

Mathias Enard

(...) Quand les manifestations se sont transformées en révolte, quand la révolte est devenue révolution, quand les premiers obus sont tombés sur des civils, quand la révolution s'est transformée en Armée libre, nous n'avons rien fait.

Nous savions pertinemment que la solution au « problème syrien », la réponse à la « question syrienne » passait par Moscou et Téhéran, et nous n'avons pas souhaité aller à Moscou et Téhéran.

Nous avons assuré soutenir les démocrates.

Nous avons menti.

Nous avons laissé mourir l'Armée libre et toutes les forces de la liberté.

Nous avons débattu du nombre de morts.

Nous avons débattu de lignes rouges, que nous avons placées, puis déplacées car nous n'étions pas sûrs qu'elles aient été réellement franchies.

Nous avons débattu de la couleur de la bave dans la bouche des cadavres.

Nous avons assuré soutenir les forces démocratiques.

Nous avons menti.

Nous avons convoqué des conférences dans des palais européens.

Où nous avons vu les cartes dans la main de l'Arabie saoudite, du Qatar et de la Turquie.

Nous avons continué à mentir.

Nous avons regardé les tentes fleurir en Turquie, en Jordanie, au Liban.

Chaque jour nous comptons les tentes.

Lassés de compter les corps mutilés nous nous sommes félicités de l'amélioration des conditions de vie des réfugiés.

Nous avons vu des hommes égorgés dans le désert sur lesquels nous n'avions pas compté.

Nous nous sommes indignés et notre indignation s'est transformée en bombes et en attaques aériennes.

Chaque jour nous débattons de l'efficacité de nos bombes.

Nous comptons les morts et les tentes.

Nous vendons des avions.

Nous apprenons des noms de villes, nous apprenons des noms de villes détruites aussitôt que nous les avons appris.

Nous mentons.

Nous sommes les géographes de la mort.

Les explorateurs de la destruction.

Nous sommes des concierges.

Des concierges à la porte de la tristesse.

Chaque jour on frappe à nos portes.

Nous comptons les coups contre nos portes.

L'un dit « cent mille personnes frappent à nos portes ».

L'autre dit « ils sont des millions, ils poussent ».

Ils poussent pour chier devant nos portes closes.

Nous sommes les concierges de la lâcheté.

Nous ne plions devant personne.

Nous sommes fiers de n'être personne.

Mathias Enard, « J'étais étranger vous ne m'avez pas accueilli », *Bienvenue ! 34 auteurs pour les réfugiés*, UNHCR, 2015

Lydie Salvayre

Ma mère passa les Pyrénées le 8 février 1939, après trente jours de marche sous les bombes à travers la Catalogne dévastée.

Et ce passage décida de ma vie.

Ma mère naquit à Fatarella (provincia de Tarragona), suivit les cours de l'école catholique de La Sainte Apparition, fit chaque mois de novembre la cueillette d'olives, le dos rompu, fêta son quinzième anniversaire au début de la guerre civile et, devant la progression des forces franquistes sur le front de l'Èbre, quitta son village dans les larmes, en janvier 1939.

Après le franchissement de la frontière franco-espagnole et des séjours inoubliables dans divers camps d'internement, ma jeune mère de 17 ans, désemparée, perdue, malheureuse dans son nouveau pays dont elle ne savait rien, commença par s'exprimer avec les mains, puis apprit par cœur les paroles de Y'a d'la joie car elle aimait chanter, et inventa comme elle le put la langue avec laquelle elle m'apprit à parler. J'ai aujourd'hui la secrète conviction que cette langue bricolée, hybride et rendue inventive par pure nécessité, cette langue qui traversait les frontières au mépris des lois de la grammaire, de la syntaxe et du vocabulaire en faisant fleurir néologismes, barbarismes, solécismes, mots-valises, faux amis et autres copulations langagières, j'ai la secrète conviction, disais-je, que cette langue enfantée par ma mère m'amena dès l'enfance à accorder aux mots une attention aiguë qui deviendrait très vite une passion, et me ferait, bien plus tard, écrivain.

Est-il nécessaire de dire que ma mère paya cher cette vie d'exilée, qui lui fit abandonner une maison aimée entourés d'oliviers, des parents paysans solides comme chênes, une sœur aînée prénommée Teresa, des rêves à paillettes et mille choses encore que j'ignore. En France, le hasard la fit échouer dans un village du Sud Ouest, où elle gagna sa vie en faisant des travaux de couture, chanta jusqu'à s'en étourdir les chansons de Carlos Gardel (et notamment Volver qui signifie Revenir), et se vécut jusqu'à la fin comme l'étrangère du village qui parlait, disait-on, comme une vache espagnole.

Mais elle qui avait grandi dans une famille qui ne s'était jamais aventurée plus loin que la ville de Reus distante de son village de 30 kilomètres, elle qui ne connaissait rien du monde et de ses usages, elle qui s'apprêtait à mener la même vie que sa mère, sa grand-mère et son arrière-grand-mère, ponctuée des mêmes gestes et des mêmes routines, elle que rien ne destinait à des savoirs luxueux (car apprendre une langue étrangère, à Fatarella, était un privilège réservé aux enfants de riches), apprit, dans sa vie traversière, à s'exprimer dans un idiome qui empruntait, luxueusement, au français et à l'espagnol, un idiome complétant l'autre, chamboulant l'autre, suppléant l'autre, ravivant l'autre, libérant l'autre, distrayant l'autre, poétisant l'autre, dévergondant l'autre, espagnolisant l'autre, ou le faisant trébucher, rien que pour jouer. Et réciproquement. Cette langue, je l'appelle le fragnol.

Et j'en veux faire ici l'éloge.

Car, dans un monde où nous sommes parlés plus que nous ne parlons (parlés par la télévision, par la publicité, par l'opinion, par tous ces abrutissoirs qui dont plus nombreux que les mouches), cette langue bâtarde, mixte, mezclée aurait dit ma mère, cette langue sonne de façon absolument singulière.

Car en sonnante de façon absolument singulière, en donnant à tout ce qu'elle dit un accent inédit, elle affirme du même coup sa résistance au parler majoritaire.

Car en venant secouer l'hégémonie du parler majoritaire véhiculé par les voix officielles, je veux dire du français lisse, propre et insipide, du français parfaitement moyen, parfaitement morne, et parfaitement mort, du français convenu, sans surprises ni audaces, qui voudrait passer pour le seul légitime.

Car c'est une langue qui réjouit, qui prend des libertés, je l'ai dit, avec la langue dominante, mais gaiement, mais en faisant des pieds de nez, mais en tirant la langue. Une langue que Rabelais et Céline auraient aimée, je crois : espiègle, joyeuse, et « menant souvent à la rigolade ». Une langue qui nous réconcilie avec le goût du jeu (depuis que le principe ludique rabelaisien s'est trouvé méprisé et trahi par le classicisme, épris de clarté, de juste mesure et d'ordre, il faudrait développer mais je manque d'espace).

Une langue qui, par sa malice et ses incorrections, vient dissiper le drapé, le sérieux, la solennité du bien-dire, et déplisser les fronts les plus renfrognés.

Une langue qui introduit dans chaque phrase une pincée de sel y una pizca de pimienta.

Une langue qui chaque jour s'invente et s'élucubre, qui défixe les mots, des décloque de leur bois, les détourne du sens dont ils sont prisonniers, une langue qui défait, à pic nommé, les expressions toutes faites, qui ouvre des issues et fait passer de l'air.

Une langue éloignée de tout principe hiérarchique, mots savants et grossiers aimés d'un même cœur, je t'en foutrais si j'ose dire.

Une langue qui confirme ce que Carlo Emilio Gadda, mon admiré, ne cessa de rappeler, à savoir que la langue se régénère toujours dans la rue, par le peuple, par le génie linguistique du peuple, et non par l'académisme culturel et littéraire qui s'emploie à la codifier. Une langue impure, extrêmement, et qui, mine de rien, fait entrer de l'autre, fait entrer de l'Espagne, fait entrer des espagnes, fait entrer des autrement-dire, et peut-être, du même coup, des autrement-penser, on s'élargit, on respire.

Une langue qui réalise le fameux bond hors du rang des meurtriers, les meurtriers ici n'étant munis ni de coutelas ni de haches à refendre, mais armés de stéréotypes et animés du souci gendarmesque de purifier, de régler, de normaliser la langue et de la mettre au pas, fixe.

Une langue qui porte en elle une part d'opacité, dans une société que l'univers communicationnaire voudrait transparente comme l'eau. La transparence, aurait dit ma mère, est le cadeau de mes soucis.

Bref, une langue vivante, vivante, vivante et qui me sert constamment d'exemple.

Lydie Salvayre, « Défense et illustration du fragnoles », *Bienvenue ! 34 auteurs pour les réfugiés*, UNHCR, 2015

Laurent Gaudé

Regardez-les, ces hommes et ces femmes qui marchent dans la nuit.
Ils avancent en colonne, sur une route qui leur esquinte la vie.
Ils ont le dos voûté par la peur d'être pris
Et dans leur tête,
Toujours,
Le brouhaha des pays incendiés.
Ils n'ont pas mis encore assez de distance entre eux et la terreur.
Ils entendent encore les coups frappés à leur porte
Se souviennent des sursauts dans la nuit.
Regardez-les.
Colonne fragile d'hommes et de femmes.
Qui avance aux aguets,
Ils savent que tout est danger.
Les minutes passent mais les routes sont longues.
Les heures sont des jours et les jours des semaines.
Les rapaces les épient, nombreux.
Et leur tombent dessus.
Aux carrefours.
Ils les dépouillent de leurs nippes,
Leur soutirent leurs derniers billets.
Ils leur disent : « Encore ! »,
Et ils donnent encore.
Ils leur disent : « Plus ! »
Et ils lèvent les yeux ne sachant plus que donner.
Misère et guenilles,
Enfants accrochés au bras qui refusent de parler,
Vieux parents ralentissant l'allure,
Qui laissent traîner derrière eux les mots d'une langue qu'ils seront contraints d'oublier.
Ils avancent,
Malgré tout,
Persévèrent.
Parce qu'ils sont têtus.
Et un jour enfin,
Dans une gare,
Sur une grève,
Au bord d'une de nos routes,
Ils apparaissent.

Honte à ceux qui ne voient que guenilles.
Regardez bien.
Ils portent la lumière
De ceux qui luttent pour leur vie.
Et les dieux (s'il en existe encore),

Les habitent.
Alors dans la nuit,
D'un coup, il apparaît que nous avons de la chance
Si c'est vers nous qu'ils s'avancent.
La colonne s'approche,
Et ce qu'elle désigne en silence,
C'est l'endroit où la vie vaut d'être vécue.
Il y a des mots que nous apprendrons de leur bouche,
Des joies que nous trouverons dans leurs yeux.

Regardez-les.
Ils ne nous prennent rien.
Lorsqu'ils ouvrent les mains,
Ce n'est pas pour supplier,
C'est pour nous offrir
Le rêve d'Europe
Que nous avons oublié.

Laurent Gaudé, « Regardez-les », *Bienvenue ! 34 auteurs pour les réfugiés*, UNHCR, 2015

Alain Mabanckou

Je vis dans le 18ème arrondissement, non loin d'un centre « d'accueil des étrangers ».

Le matin, en sortant de notre immeuble, je les trouve là, faisant la queue.

Le soir, en rentrant, ils sont toujours là.

Certains ont les visages des gens de chez moi ; sans doute des cousins lointains, qui sait ? Dans leur regard je sens qu'ils envient ma liberté d'entrer, de sortir du bâtiment à n'importe quelle heure.

Quand ils me demandent une cigarette, je sais que c'est un moyen pour eux d'entamer la conversation.

Et puis, un jour, je suis tombé sur l'un d'eux qui parlait ma langue, le lingala. Il n'était pas congolais, mais angolais.

-Réfugié ? lui demandai-je.

-Ah non, migrant ! hurla-t-il presque.

-Et c'est quoi la différence ? rétorquai-je .

-Eh bien, je préfère aujourd'hui être qualifié de migrant parce qu'au moins je suis dans l'actualité et on règlera peut-être mon problème...

-Et réfugié, alors ? insistai-je.

-C'est la même chose ! On quitte tous notre pays ! Mon grand-frère était immigré, mon oncle réfugié, et moi je suis migrant... Toi-même, c'est pas parce que tu as eu plus de chance que moi que tu oublierais ça : le séjour d'un tronc d'arbre dans la rivière ne le transformera jamais en crocodile !

Oui, il avait raison, ce « cousin » du 18ème.

Je suis migrant dans une certaine mesure. Cette terre de France n'est pas mon lieu de naissance. Cela a-t-il vraiment de l'importance ?

La France ? Je sais ce que je lui dois, mais ce qu'elle me doit est certainement au-dessus de ses moyens. Il suffit que je lui rappelle que je suis le descendant des tirailleurs sénégalais. Que je suis du Congo Brazzaville et que mon pays a reçu des « migrants » venus de cette Europe plongée dans le chaos du nazisme. Que Brazzaville, la capitale de mon pays, a été celle de la France libre dans les années 40. Que si par hasard on visitait ma terre d'origine, on serait surpris de trouver les avenues du général de Gaulle, du Maréchal Leclerc, etc. Qu'il y a encore à Brazzaville, la « Case de Gaulle », lieu de résidence de l'ambassadeur de France au Congo. Que nous n'avons jamais failli à notre sens de l'hospitalité. Que nous ne nous sommes jamais laissé tenter par l'ingratitude. Qu'aujourd'hui mon pays d'origine reste la source, le lieu de mon apaisement tandis que la France est le pays adoptif. Que l'Amérique, où je vis désormais, me permet en réalité d'aimer encore le Congo et la France. Que je ne peux m'accomplir qu'à travers cette identité tricontinentale – Afrique, Europe, Amérique - comme un triangle qui rappelle curieusement le commerce le plus funeste subi par ceux qui ont la même couleur que moi. Sauf qu'aujourd'hui, je ne suis pas un homme de couleur en colère, mais tout simplement un être humain indigné par le spectacle insipide que nous offrent ces grandes puissances qui larguent des manuels de natation à des populations en train de se noyer...

Alain Mabanckou - « Oui, je suis un migrant... », *Bienvenue ! 34 auteurs pour les réfugiés*, UNHCR, 2015

Philippe Torreton

Partir en peur, en larmes sous les armes, le sang partout, par terre, les ruines de son pays, regarder son quartier déchiré dans le rétroviseur brisé, partir parce qu'on est juif, chiite, chrétien ou sunnite, partir parce qu'on n'est ni juif ni chiite ni sunnite ni chrétien, parce que les bombes tombent, parce qu'on ne sait plus qui vous en veut à mourir, parce qu'on ne sait plus qui voudrait de vous à en vivre.

Partir et sauver ce qui reste d'une famille, pour garder les photos vivantes. Partir et payer le prix fort au passeur, prier pour que ça passe aux frontières, payer le gilet, le téléphone et payer encore de sa personne, et garder précieusement des yeux pour pleurer.

Partir en mer et se maudire dans les larmes de sa fille, se noyer dans le silence de sa femme, en être arrivé là, et boire sa honte de ne pas avoir su offrir aux siens un monde tranquille, et être là, à bout de mer, au raz des peurs, à fleur de nerfs, resserrer les brassières, vérifier le téléphone, écouter les bruits du moteur, prier tous les dieux de la terre, prier et payer, payer de ses pieds lorsque la terre ferme commence.

Partir sur une route inconnue, partir par là parce qu'il paraît que c'est par là, partir et revenir sur ses pas blessés, parce que c'était pas par là ou plus par là, parce qu'on ne sait pas, repartir parce que par là-bas il y a maintenant des barbelés, là où on pouvait passer on ne passe plus, il va falloir expliquer aux siens qui pleurent, aux siens qui ne parlent plus, que la terre d'accueil promise est finie, ce sera plus loin, ce sera plus long encore plus long, nous accueillir est compliqué, combien, ils en discutent, ils parlent quotas, pas d'accord entre eux, accueillir les comme eux, ceux qu'ont le même dieu, ceux qui leur seront utiles à un quelque chose, accueillir les plus riches, les instruits, les qu'ont quelque chose à leur donner, avons-nous quelque chose à leur donner, sommes-nous utiles à quelque chose, avons-nous de quoi passer, avons-nous de quoi être accueillis, dans les trains, qui devraient partir pour une terre de repos, mais c'est rude aux pieds des trains, on tape pour qu'on ne monte pas, avant sur ces mêmes terres on tapait au pied des trains des gens qui ne voulaient pas partir, l'accueil est casqué, l'accueil est musclé, bondé, saturé de comme nous qui veulent se poser, l'accueil baisse les bras là où il les ouvrirait, l'accueil s'emmêle dans la politique, l'accueil se prend les pieds dans les invectives des fascistes, l'accueil n'a pas confiance en lui, nous faisons réagir, notre nombre, notre religion et cette odeur de mort qui nous suit, ça fait réagir, cette foule que je suis, cette foule qui me suit, cette foule que j'ai suivi fait réagir, des clôtures en barbelés bâties en hâte par de la main-d'œuvre emprisonnée en tenue grise comme les souvenirs, ça fait réagir, un petit dormeur la tête dans la mer qui barbote dans sa mort, ça fait réagir, mais pour combien de temps encore, combien d'enfants. Combien de morts pour que vous compreniez que cette guerre que l'on fuit est la vôtre, que ces gens qui fuient c'est vous.

Philippe Torreton, « Partir », *Bienvenue ! 34 auteurs pour les réfugiés*, UNHCR, 2015

On peut s'asseoir à côté de vous ? Je vous en prie. Qu'est-ce que vous faites ? On attend. Vous attendez quoi ? Les migrants. Les migrants ? Oui. Des oiseaux ? Non. Des femmes. Des hommes. Des enfants. Ah ? Et ils viennent d'où ? De là-bas. On ne voit rien. Là-bas. En face. Loin. Vraiment loin ? Aucune idée. De l'autre côté en tout cas. Ils arrivent quand ? Ils n'ont pas d'horaires. C'est embêtant. Assez. Vous restez là des heures ? Des heures. Sans savoir ? Sans savoir. Quelquefois on perd notre temps. Aucun n'apparaît. Dommage. Mais c'est rare. Curieux ce manque d'organisation de nos jours. Oui. Et ils viennent faire quoi ? Ils fuient. Ils fuient quoi ? La guerre. La faim. La misère. Des choses comme ça. Classique. Oui. Classique. Pourquoi venir ici ? Sans doute pensent-ils que c'est mieux que là-bas. Les pauvres. Comme vous dites. Et quand vous en apercevez, qu'est-ce que vous faites ? Rien. Rien ? Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? Il y en a tellement. On ne peut pas les aider tous. Alors pourquoi aider les uns et pas les autres ? Ce ne serait pas juste. Autant n'aider personne. Par souci d'équité. Et puis ma femme ne sait pas nager. Et moi je ne suis pas un as non plus. Et eux ils savent ? Qui ? Les migrants. Savent quoi ? Nager ? Pas vraiment. Ils flottent plus qu'ils ne nagent. Et quand ils flottent, ils sont souvent bleus et raides. Assez morts en somme ? Bien morts même. Pas très ragoûtant quand on pense que c'est une plage. Oui. Où les gens se baignent l'été. Pas ici. Pourquoi ? Vous n'avez pas vu le panneau Baignade interdite ? C'est très dangereux. Il y a des courants. Ils ne le savent pas ? Comment voulez-vous qu'ils le sachent ? Il y a le panneau. On ne peut le voir que de la plage. En effet. Et si on le tournait vers eux ? C'est-à-dire ? vers le large. Vous pouvez toujours essayer. Vous n'avez pas l'air convaincu ? Il faudrait déjà qu'ils sachent lire. Ils ne savent pas ? Aucune idée. Ils nous ressemblent ? Pas tout à fait. Comment ça pas tout à fait ? Ils sont plus maigres. Et puis ils ont des yeux. Des yeux ? Des yeux différents. Intenses. Fiévreux. Tourmentés. Un peu fous. Ils sont fous ? Non. Enfin si. Pour entreprendre une pareille traversée. Tout de même. Oui. Ce qui est beau c'est de les voir apparaître à l'horizon. Debout. Tous. Sur de maigres embarcations. Serrés les uns contre les autres. On dirait qu'ils marchent sur l'eau. Comme le Christ. Le bateau disparaît sous leur poids. Il est toujours à deux doigts de couler. Et il coule ? parfois oui. Parfois non. Pas toujours. Quand ça coule, ça coule vite. La mer les avale comme une grande bouche. Et puis plus rien. Ne restent plus que les vagues. Un peu frustrant ? Je ne dirais pas cela.. C'est un autre spectacle. Certains abordent ? Certains. Vous leur parlez ? On n'en connaît aucun. Et puis il y a la barrière de la langue. On ne parle pas leur langue et eux ne parlent pas la nôtre. Vous leur avez demandé ? Non, mais ça se voit. De toutes façons ils claquent tellement des dents qu'ils seraient incapables d'articuler un seul mot. Et ce qu'ils veulent, c'est manger, boire, dormir sous un toit, pas commencer par une conversation. Vous leur donnez cela ? Non. C'est petit chez nous. On ne roule pas sur l'or. La vie est chère, vous le savez bien. D'ailleurs s'ils avaient une idée du coût de la vie ici, ils ne viendraient jamais. Mais une fois qu'ils sont là, ils y restent. Ils ne partent plus. Ils le voudraient ? On ne sait pas. Et qu'est-ce que vous faites alors après ? Après quoi ? Après les avoir vus. On rentre. Vous rentrez, comme ça ? Oui, on rentre. C'est tout ? C'est tout. Mais pourquoi vous venez ici alors ? Pour passer le temps. Pour les voir en vrai. À la télévision c'est différent. Ils paraissent plus grands. Alors qu'en vérité ils sont tout petits. Et puis ils font moins peur en vrai. On repart rassurés. Quand on ne sait pas, on se fait des idées. En les voyant on constate qu'ils sont totalement inoffensifs. Tenez. En parlant du loup. Vous voyez là-bas ? Où ? Là-bas, au bout de mon doigt. Non, je ne vois rien. Mais si, là-bas, suivez mon doigt, tout au bout de mon doigt, vers l'ongle, en haut de la grande vague. Les débris de bois ? Ce ne sont pas des débris.

Vous en êtes sûr ? Certain. Faites-moi confiance. Je commence à avoir l'habitude. Ce sont des migrants. Ça, des migrants ? Des migrants. Je les aurais crus plus grands. Qu'est-ce que je vous avais dit ? Et ils vont accoster ? S'ils ne coulent pas, oui. Vous pensez qu'ils peuvent couler ? Il y a des chances. Vous avez vu la mer ? Non. Elle se forme. Se forme ? Elle grossit. Les vagues. Elles se creusent. Pas bon. Pas bon du tout. On va peut-être rentrer d'ailleurs. Regardez le ciel. Tous ces nuages. Pas envie de nous faire tremper. Vous n'attendez pas de savoir s'ils vont couler ou attendre le rivage ? Non. Le suspense n'est pas de taille. Et on en a assez vu pour aujourd'hui. On reviendra demain. Demain ? Il y en aura d'autres. Ne vous tracassez pas. Vous croyez ? Garanti. Alors bonne soirée. Bonne soirée. À demain, si vous permettez ? Vous êtes le bienvenu : la plage est à tout le monde. Tous ces nuages. Pas envie de nous faire tremper. Vous n'attendez pas de savoir s'ils vont couler ou attendre le rivage ? Non. Le suspense n'est pas de taille. Et on en a assez vu pour aujourd'hui. On reviendra demain. Demain ? Il y en aura d'autres. Ne vous tracassez pas. Vous croyez ? Garanti. Alors bonne soirée. Bonne soirée. À demain, si vous permettez ? Vous êtes le bienvenu : la plage est à tout le monde.

Philippe Claudel, « Baignade interdite », *Bienvenue ! 34 auteurs pour les réfugiés*, UNHCR, 2015